

Examen final

Commentaire de document

Vous proposerez une introduction rédigée ainsi qu'un plan détaillé (I., A. avec titres précis) pour le commentaire du document suivant après avoir répondu aux quatre questions suivantes (bien lire auparavant les explications données au début du document au verso) :

1. Explicitez l'héritage ambigu du XIX^e siècle, visible dans ce texte : d'une part celui d'une science (au singulier) associée à la notion de progrès et élevée au rang de religion de l'âge industriel, d'autre part celui des sciences appliquées, perçues comme le vecteur de puissance des Etats, à l'heure des nationalismes émergeant.
2. Explicitez les rapports qu'entretient Painlevé -que vous présenterez- à la guerre avant et durant celle-ci : évoquez le rôle du « triumvirat » Painlevé-Perrin-Borel durant la guerre et expliquez à quelle période historique antérieure leur action se réfère explicitement.
3. A quels épisodes de la guerre/réalisations allemandes font allusion notamment « le sac de Louvain » d'une part et la « barbarie savante » et la « cruauté organisée » des scientifiques allemands d'autre part ?
4. A quelles décisions fait allusion Painlevé lorsqu'il évoque les « résolutions communes du 11 octobre dernier, arrêtées à Londres et complétées à Paris » ? Ces résolutions seront-elles respectées longtemps ?

Question bonus : au regard de certaines clauses du traité de Versailles -que vous explicitez, l'accusation de « rapines » de la part des Allemands vous paraît-elle fondée, ou ne peut-elle être renversée ?

Extrait des *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des sciences* (France), séance du 2 décembre 1918, allocution d'ouverture du président de l'Académie, Paul Painlevé, p. 799-802 (source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France). Painlevé commence par rendre hommage aux soldats et officiers français, puis aux armées alliées.

Mais, plus encore qu'aux vivants, notre reconnaissance doit aller aux morts, à ces milliers, à ces centaines de milliers de héros, grisonnants ou imberbes, qui se sont sacrifiés pour que la France fût libre et glorieuse, et que le monde échappât à la plus dégradante des tyrannies.

Pendant les deux premières années de la guerre, les générations françaises ont formé l'armée de couverture de la civilisation. Et pendant les années finales, elles ont donné leur sang plus encore qu'aucune des nations qui combattaient à leurs côtés. Ah! Messieurs, l'effroyable holocauste qu'a exigé, avant d'être anéanti, le Moloch monstrueux dressé par l'ambition pangermaniste! Si stoïques que nous voulions être, notre cœur se serre quand nous songeons à nos laboratoires déserts, à nos chaires où des voix éloquentes et graves ne se feront plus entendre, à tant de cerveaux jeunes et puissants dont un éclat de fer stupide a interrompu pour jamais la pensée féconde. Nos grandes Écoles, pépinières de nos ingénieurs et de nos savants, — École polytechnique, École centrale, École normale supérieure, pour ne citer que celles-là, — quels vides présenteront leurs auditoires quand ils se réuniront pour la première fois! Et si, dans cette enceinte, je jette les yeux autour de moi, combien parmi vous, mes chers confrères, que la pudeur de vos deuils m'interdit de désigner et qui ont donné à la Patrie le meilleur d'eux-mêmes, un fils, un fils hélas! ou plusieurs. Pourtant, si cruellement que vous ressentiez la douleur de ces pertes irréparables, à aucun moment, fût-ce aux heures les plus angoissantes de cette guerre, vous n'avez connu la lassitude et le découragement. Toujours, au-dessus des souffrances individuelles et des épreuves innombrables, vous avez eu devant les yeux l'image de la France, pâle de son sang versé par mille blessures, mais éternelle et auréolée de l'admiration de l'Univers. Vous pouvez relire avec fierté les discours prononcés chaque année par vos présidents : ils respirent l'énergie, la certitude de vaincre, l'inflexible volonté de tout supporter jusqu'au triomphe final. C'est que vous compreniez, c'est que vous pouviez et deviez comprendre plus profondément encore que la plupart des hommes, le caractère tragique et comme inexpiable du conflit, et qu'il s'agissait d'un duel désespéré, d'un

duel à la vie, à la mort, sans transaction possible, entre deux conceptions de la civilisation : il s'agissait de savoir si la science serait pour l'homme un moyen de libération et d'ennoblissement ou l'instrument de son esclavage.

Messieurs, le savant digne de ce nom doit se donner tout entier à la conquête de ces vérités sur lesquelles n'ont de prise ni le temps, ni la mort, ni les passions humaines. Il n'est pas de plus noble tâche. Il semble qu'elle soit soustraite aux conflits même les plus aigus des nations : car il n'y a point une géométrie française et une géométrie allemande ; il y a une géométrie. Mais, ainsi que le même fer peut servir à moissonner ou à tuer, l'inflexible raison humaine peut être employée aux fins les plus généreuses ou aux plus abominables forfaits. La culture scientifique, âprement poursuivie dans un but d'utilisation immédiate, de lucre sordide ou de domination oppressive, dégrade l'âme au lieu de l'élever au-dessus d'elle-même. Elle aboutit à une sorte de barbarie savante, de cruauté organisée qui prend pour ses adeptes l'aspect d'une religion sauvage, dont tous les crimes sont sacrés et devant qui les infidèles doivent plier les genoux.

La science n'est moralisatrice qu'à condition de garder aux yeux de l'élite qui la cultive son caractère essentiel qui est la recherche désintéressée de la vérité. Elle prend place alors dans une sorte d'esthétique supérieure, où ses principes voisinent avec les principes non moins inflexibles de justice et de droit : esthétique qui dirige et inspire cette forme harmonieuse de l'éducation, où l'amour des idées générales n'est pas étouffé par les spécialisations hâtives et que nos pères qualifiaient du nom d'*humanités*. C'est cette science, toute imprégnée de l'esprit de solidarité, qui, avant la guerre, avait formé l'esprit de nos jeunes savants, de nos étudiants, de nos chercheurs. Elle leur apparaissait comme l'effort commun de tous les peuples pour accroître l'emprise de l'homme sur la matière, pour multiplier ses moyens de résistance contre les forces mauvaises de la nature. Aimant passionnément leur patrie, — ils l'ont montré, ces savants devenus soldats, ces lieutenants, ces capitaines de vingt-trois ans, dont les corps jalonnent aujourd'hui la terre sacrée qu'ils ont interdite à l'envahisseur —, aimant passionnément leur patrie, ils ne pouvaient la considérer comme l'ennemie du genre humain. Pendant ce temps, de l'autre côté du Rhin, la Science, c'était une gigantesque entreprise où tout un peuple, avec une patiente servilité, s'acharnait à fabriquer la plus formidable machine à tuer qui ait jamais existé. La France, vieille nation guerrière au passé chargé de gloire militaire, faisait au monde ce sacrifice, malgré ses blessures ouvertes, de ne point réclamer par la violence la réparation du droit outragé : l'Allemand

a pris pour de la faiblesse ce qui n'était qu'un souci généreux d'humanité. Combien il se trompait, les batailles de la Marne et de l'Yser le lui ont appris. L'héroïsme français a brisé la ruée sauvage qui devait tout abattre en quelques semaines. Et tandis que, durant de longs mois, il contenait, par une sorte de tension surnaturelle, le flot désormais endigué de l'invasion, toutes les forces idéales diffuses à travers le monde, — ces forces que raillaient lourdement nos ennemis et auxquelles la France a fait foi pendant toute son histoire, — mobilisaient avec lenteur mais implacablement des continents entiers contre l'agresseur.

Il y a quatre ans, à pareille époque, les Etats-Unis dans leur ensemble ne paraissaient point entendre les cris de l'humanité outragée. Seules les protestations isolées s'élevaient contre les abominables doctrines allemandes appuyées de la violation de la Belgique et du sac de Louvain. C'est ainsi que le président Butler, de l'Université Columbia, s'écriait : « Que faut-il donc penser ? La science, la philosophie, la religion ne sont-elles donc que mots vides de sens, faux semblants hypocrites ?... Ont-ils perdu toute leur peine, les hommes de pensée et les hommes d'action qui ont consacré un si long effort à substituer dans le monde le règne de la justice au règne de la force brutale ?... Il faut répondre : Non, mille fois non ! »

Et, citant cette protestation, notre confrère M. Appell, qui nous présidait alors, concluait, en décembre 1914, avec la belle fermeté de son âme alsacienne : « *La conscience américaine a formulé ainsi la réponse universelle qui est, pour notre idéal, le gage certain du triomphe.* »

Cette magnifique confiance dans la force de l'idée n'a point été déçue par la réalité. Les quelques protestations isolées sont devenues la voix immense d'un peuple de plus de cent millions d'hommes. La conscience américaine, traduite en actes par le président Wilson, a jeté sur le front franco-britannique, au service de l'idéal commun des Alliés, une armée de deux millions de soldats.

Voici donc terminé le drame terrible et grandiose qui, pendant près de 53 mois, a ensanglanté l'Europe. Quel sera l'ordre nouveau enfanté ainsi dans le meurtre et la souffrance ? Comment s'établira, sous quelle garantie, cette société des nations qui voudrait protéger l'humanité contre le retour d'un pareil cataclysme ? Quelle que soit la réponse de l'avenir, on conçoit, en songeant aux millions de cadavres qui jonchent de l'Oural jusqu'à la Somme et la Marne le sol de la vieille Europe, qu'une considération doit dominer toutes les autres : c'est que ceux qui ont fait cela soient mis hors d'état de recommencer. Pour qu'il en soit ainsi, pour que suivant

l'expression du président Wilson les démocraties soient désormais en sûreté, il ne suffit pas que le militarisme prussien soit abattu et momentanément réduit à l'impuissance : il faut que la mentalité allemande soit transformée. Tant que l'Allemagne n'aura pas renoncé au fond d'elle-même à son idéal sanglant d'oppression, de rapines et de violences; tant qu'elle n'aura pas pris conscience et horreur de ses crimes, il n'y aura pas de réconciliation possible, fût-ce pour une collaboration scientifique, entre elle et l'humanité. Par leurs résolutions communes du 11 octobre dernier, arrêtées à Londres et complétées à Paris au cours de cette dernière semaine, voilà ce que les Académies scientifiques des peuples qui ont combattu pour la bonne cause ont entendu signifier aux savants d'outre-Rhin.